Le filet de l'oiseleur

Autor(en): **Z'Graggen, Yvette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 12

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847490

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Yvette
Z'GRAGGEN

Le FILET de L'OISELEUR

Extrait. Ed. JEHEBER

Peu avant Noël, la neige se mit à tomber. J'étais si fatiguée que je passais dans ma chambre toutes mes heures de liberté. Par la fenêtre, je regardais le ski-lift emporter, minute après minute, sa docile cargaison. Pour les autres, les vacances existaient, l'odeur de la neige, le tintement des traîneaux, les flirts faciles. J'éprouvais l'humiliation d'une petite fille en punition. Je ne parvenais pas à accepter ce monde brusquement scindé en deux. Le front contre la vitre, je pleurais, soulagée peut-être de sentir ma peine véritable se perdre dans ce chagrin futile.

Le soir de Noël, il y avait à côté de moi un sapin qui sentait la cire, le bois brûlé, l'enfance. Les flammes vacillaient dans le couvercle du piano. Des permissionnaires américains chantaient des mélodies de chez eux en buvant beaucoup. Vers deux heures du matin, ils étaient une dizaine autour de moi, à me montrer des photographies de leur femme ou de leur fiancée. « Good girl ! », disaient-ils en essayant de m'embrasser dans le cou. Avant de quitter le bar, ils jetaient des dollars sur le piano. Je n'avais même pas honte.

Je jouai toute la nuit du Nouvel-An avec un petit « batteur » qui ne parlait pas un mot de français et ne se préoccupait nullement d'être en mesure. Penché en avant, la bouche entrouverte, l'œil vague, tout le corps en mouvement, il semblait n'avoir d'autre existence que ce rythme qui le secouait. Mais les danseurs ne remarquaient pas notre désaccord. Ils avaient décidé de s'amuser à n'importe quel prix et ils auraient eu mauvaise conscience de ne pas y parvenir. Tous les moyens leur étaient bons : des ballons éclataient, des boules de toutes les couleurs volaient dans les corsages, des serpentins se déroulaient en sifflant. Dans des éclairs de magnésium, on voyait apparaître des têtes hilares coiffées de ridicules chapeaux en papier. Au matin, devant les bouteilles vides, on tomba dans la sentimentalité. Je jouai de la musique douce, les lumières s'éteignirent, les corps se cherchèrent. Je pensais avec ironie aux maisons de la vieille Genève, au salon de mon oncle Vernaz. Il me semblait trahir toute une tradition d'austérité.

Et je laissai Gino m'embrasser lorsqu'il n'y eut plus personne, lorsque le demi-jour gris de la nouvelle année se leva sur les verres renversés, sur les ballons dégonflés, sur les restes misérables de la fête.

Un mois de janvier interminable sous un ciel presque toujours bleu. Chaque soir apportait une brassée de visages nouveaux, tandis que je tournais en rond dans mon répertoire. J'avais acquis une certaine routine, découvert des « trucs » : comment faire durer un morceau, comment meubler un silence. Je parvenais maintenant à deviner ce dont les gens avaient envie, à prévoir leurs réactions. J'avais surtout appris à sourire. Je m'effaçais désormais derrière un personnage qui me ressemblait à peine et à l'abri duquel je me sentais presque libre. Les hommes ne me gênaient plus, qui venaient s'asseoir tour à tour à la petite table proche du piano et me dévisageaient avec insolence. Je les laissais me détailler de la tête aux pieds, m'évaluer comme une marchandise.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Bernard Weiler. Parce qu'il était très jeune, sa désinvolture pouvait se confondre avec de la spontanéité. Il s'efforçait d'arriver avant les autres pour pouvoir prendre possession de la table et me regardait, une cigarette à la bouche ou fredonnant les mélodies que je jouais. Très grand, blond, un peu trop mince, il avait l'air d'un gosse mal élevé, habitué à satisfaire tous ses caprices.

Un après-midi, il vint s'appuyer contre le piano et saisit le microphone. Il ne chantait pas mal, traînant sur les syllabes, escamotant les passages difficiles. Lorsque le morceau fut terminé, les gens applaudirent. Il se pencha vers moi :

— Et maintenant, demanda-t-il, qu'allons-nous leur jouer ?

— Parce que vous pensez rester là ?

— Ça vous ennuie ?

Sans répondre, j'attaquai une mélodie peu connue. Il se mit à rire, cligna de l'œil, se pencha vers le micro. De cet air-là aussi il savait par cœur toutes les paroles. Sa voix avait une manière inattendue, assez plaisante, de se briser soudain comme celle d'un adolescent qui mue.

— Contente de votre collaborateur ? demanda-t-il en passant derrière moi pour feuilleter les partitions.

Il parlait français avec un léger accent qui s'appliquait à éviter la lourdeur suisse alémanique. Ses yeux brillaient comme s'il était en train de me jouer un bon tour.

— Pas mécontente, dis-je, plus indulgente à son sans-gêne que je ne l'aurais voulu.

— Alors, on continue ?

— Pourquoi pas ?

A six heures et demie, il m'entraîna au bar :

— Nous avons mérité de boire un verre, non ?

Apparemment, il n'aimait pas le mystère. En dix minutes, il me raconta qui il était, ce qu'il faisait dans la vie, et toutes les performances sportives qu'il avait accomplies depuis qu'il était à Arosa. Enchanté de lui-même, de ses études d'architecture, de sa forme physique, de ses christianias, mais avec tant de bonne humeur qu'on ne pouvait lui en vouloir. Puis il sauta de son tabouret :

— Venez, dit-il, je vous emmène !

— Où donc ?

— Dîner dans un restaurant... Vous n'en avez pas assez, de cet hôtel ?

Un instant plus tard, pour la première fois depuis mon arrivée, je fus en vacances moi aussi. Tout en échafaudant un menu plantureux et saugrenu, Bernard Weiler faisait des projets, m'entraînait dans une vie nouvelle :

— Demain, vous vous levez à neuf heures. Nous « faisons » la petite piste pour que vous puissiez vous exercer, et à deux heures nous prenons le café au Weisshorn...

Il m'examinait avec sévérité :

— Vous avez besoin de soleil, vous, de grand air. Vous n'avez pas vu la tête que vous avez ?

Il commanda du vin avec l'air faussement important du monsieur qui s'y connaît et se mit à rire :

— Ma parole, c'était le moment que j'arrive ! Quelques jours de plus et vous n'étiez plus qu'une ombre !

Je découvrais qu'une immense envie de vivre s'était accumulée en moi pendant toutes ces semaines. Je souriais à Bernard, à ses yeux d'un bleu lavé, à sa bouche fraîche, à ses cheveux rebelles qu'à chaque instant il rejetait en arrière.

— J'ai beaucoup de copains qui se sont engagés comme pianistes pendant les vacances. Vous croyez qu'ils se morfondaient comme vous ?

Il se pencha, jouant la solennité :

— Je vois ce que c'est. Vous prenez les choses trop au sérieux, trop à cœur. Et dire que c'est à nous, germaniques, qu'on fait ce reproche. Mais regardez-moi donc ! Un exemple vivant, voilà ce que que je suis.

Il se lança dans une explication compliquée, d'où il ressortait qu'une grand-mère italienne, un grand-père gascon et un bisaïeul roumain lui avaient légué une charmante fantaisie et une manière éminemment sage de concevoir l'existence.

— Une quintessence de toutes les races européennes, c'est là ce que vous avez devant vous...

Il s'amusait avec les mots, et la légère difficulté qu'il avait à les prononcer semblait l'enchanter :

— Noyons vos soucis, voulez-vous ?

J'étais disposée à noyer tout ce qu'on voulait. Deux verres de vin me libérèrent de mon passé. J'avais vingt-quatre ans, je plaisais à un garçon, je gagnais ma vie : tout était facile.

Cette aisance demeura pendant tout le repas. Bernard me parlait de Zurich, des maisons qu'il construirait plus tard — des maisons comme personne n'en avait encore vu. Il m'étourdissait de paroles et remplissait mon verre dès qu'il était à moitié vide :

— Vous verrez comme vous jouerez bien, ce soir ! Il n'en reviendra pas, ce triste bonhomme qui dirige votre hôtel...

Je jouai bien, en effet. Pour la première fois, je parvins à participer à la gaieté que je créais. Pour la première fois, je fus tout entière à ce que je faisais. Assis à sa table ou appuyé contre le piano, Bernard me souriait avec fierté :

— Vous avez été merveilleuse, dit-il, lorsque tout fut fini. Je crois bien que je vais vous embrasser pour vous récompenser.

Je m'endormis avec le souvenir persistant, presque irritant, de ses lèvres à peine appuyées sur les miennes.

Y. Z.